

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## **Michèle Marineau** **Par voies et par chemins**

Isabelle Crépeau

---

Volume 17, numéro 1, printemps-été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Crépeau, I. (1994). Michèle Marineau : par voies et par chemins. *Lurelu*, 17(1), 39-41.

# Entrevue

par Isabelle Crépeau



Michèle Marineau

L'automobile roule depuis le matin. Bien calée sur la banquette arrière, une petite fille s'amuse à inventer une histoire. S'y glissent parfois un paysage pigé au gré de la route, deux ou trois notes d'un air à la radio, une phrase cueillie au cours de la conversation des parents. L'histoire s'étire sur des milles et l'enfant, dans sa bulle, souhaite ne jamais arriver au bout du voyage...

«Quand j'étais petite, dit Michèle Marineau, j'avais constamment l'impression que les choses n'étaient pas exactement comme elles apparaissaient, que je pouvais dire une chose ou l'autre et que c'était tout aussi pareil.» La petite fille a grandi. Elle vient de remporter le Prix du Gouverneur général, le Prix 12/17 Brive-Montréal et le prix Alvine-Bélisle pour *La route de Chlifa*. Chandail de laine et pantoufles, un teint d'amateur de plein air, un regard curieux, on l'imagine mieux bottines aux pieds et sac au dos, qu'assise devant un écran d'ordinateur. Elle aime les voyages, fait de la bicyclette, du ski de fond, et remue dans sa tête des tonnes d'histoires. Elle est ravie des prix que son roman lui a mérités, mais elle ne perd pas la tête pour autant : «Je trouve ces prix-là plus apaisants que le premier Prix du Gouverneur général que j'ai gagné, avoue-t-elle. Après celui-là, j'avais un peu paniqué.» Quand elle a remporté une première fois le Prix du Gouverneur, en 1988, pour *Cassiopee ou L'été polonais*, son premier roman, on lui avait dit que, désormais, elle ne pourrait plus que descendre la pente...

«Je ne vise pas un autre prix du Gouverneur, confie-t-elle, c'est commesic n'était plus important. Maintenant, je vais faire ce que j'ai le

## MICHÈLE MARINEAU, par voies et par chemins

goût de faire, comme j'ai le goût de le faire. Comme si les preuves étaient faites – sans évidemment dire : «Ah ben là, je suis bonne, y'a plus rien à faire!» Ce n'est pas ça. Je pense que l'écriture, de toute façon, c'est toujours à recommencer. Chaque fois, c'est quelque chose de neuf, de nouveau : je ne sais pas par quel bout je vais prendre le livre, je ne sais pas si je vais me rendre au bout, je ne sais pas si je vais être capable de faire passer l'idée que j'ai en tête. C'est encore beaucoup de travail, et je ne suis jamais sûre de gagner le public...»

### Horizons lointains

Le goût d'écrire lui est d'abord venu d'une passion effrénée pour la lecture. Michèle Marineau se souvient du premier livre qui l'a marquée : *François le Bossu* de la Comtesse de Ségur. «C'était une vieille édition aux pages beiges un peu craquantes. Pour la première fois, je suis vraiment entrée dans un livre. Pour me rendre compte, en en sortant, que j'avais complètement oublié où j'étais, qui j'étais... Ç'a été une expérience marquante de m'apercevoir qu'un livre, ce n'est pas juste un paquet de pages, ou un paquet de mots, mais plutôt un monde, des gens qui vivent, vibrent et te prennent. J'ai passé des heures et des mois à lire, à dévorer tout ce qui me tombait sous la main, pas avec beaucoup d'esprit critique, mais vraiment à lire comme une défoncée. Dans les livres, la vie était beaucoup plus palpitante... Quand je n'étais pas en train de lire, je me racontais des histoires dans ma tête.»

Mais de mettre ces histoires dans des livres, ça lui paraissait comme un rêve impossible. «À l'époque, il y avait une moins grande visibilité des auteurs et pas beaucoup d'écrivains québécois pour la jeunesse. Pour moi, un auteur, c'était quelqu'un d'étranger ou de décédé, c'était un être absolument inaccessible. J'avais le rêve de faire ça tout en me disant : ce n'est pas fait pour moi.»

### Par quatre chemins

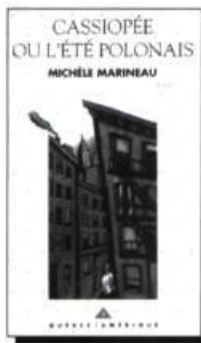
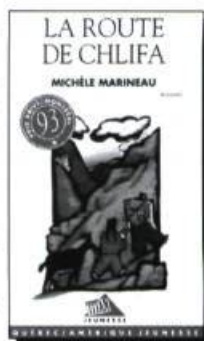
Guidée par une image toute romanesque, Michèle Marineau entreprend des études en médecine. Elle déchantait rapidement quand, lors des stages, elle doit affronter la morne réalité des interrogatoires médicaux, des gripes et des petits bobos. On est loin de la médecine de brousse dont elle rêvait. Elle choisit donc de poursuivre ses études en histoire de l'art. Elle travaille ensuite à la révision de textes. La pensée lui vient alors

qu'elle pourrait sans doute faire aussi bien, sinon mieux que ce qu'elle corrige. Elle s'oriente pourtant vers la traduction et s'attaque d'abord à des textes médico-techniques. Apparemment sans grande passion.

«À un moment donné, raconte-t-elle, j'ai décidé de me lancer pour mes enfants. D'abord, je ne voulais pas qu'ils pensent que j'étais passée de l'âge de huit à vingt ans sans transition. Moi, il me semble que mon adolescence est très présente, qu'elle me suit encore et que je suis toujours celle que j'étais à l'adolescence, à huit ans ou à quatre ans. Je n'ai pas changé.» Cette mémoire de l'adolescence, elle souhaitait la transmettre par écrit à sa fille et à son fils, pour qu'ils sachent qu'elle était passée par là, elle aussi.

Un filet de tendresse perce dans sa voix, un brin de pudeur... elle continue à me parler de ses enfants pour qui elle écrit : «Quand ils étaient tout petits, j'ai pris conscience de la mort. Jusque-là, ce n'est pas quelque chose qui m'avait vraiment préoccupée ni inquiétée. Mais, quand les enfants sont nés, je me suis rendu compte que j'étais très craintive. La première fois que j'ai repris ma bicyclette, j'ai eu l'impression que toutes les autos voulaient me foncer dessus. Je ne suis peut-être pas la mère idéale, sauf que je suis la seule qu'ils aient, et je tiens à être là. Pour les voir grandir et pour qu'ils me connaissent. C'est important. Je me disais : si je disparaissais demain matin, que connaîtraient-ils de moi ? Ils verraient des photos, les gens leur diraient que Michèle aimait le ski de fond, la marche et la bicyclette, mais que connaîtraient-ils de plus présent et de plus intime ?»

Pour elle, un livre est un beau témoignage à transmettre en héritage. «C'est une façon de faire passer ce que j'aime, ce que j'aime moins, les questions que je me pose, les grands sujets comme les petits. Un livre, c'est quelque chose qui survit. Je ne cherche pas l'immortalité; dans cent ans, les gens vont avoir bien d'autres choses à lire, ce n'est pas cette survivance-là que je cherche. Mais j'estime que c'est important que les gens que j'aime me connaissent, c'est une façon de leur dire que je les aime. Je suis capable de raconter des histoires, et c'est pour ça que, finalement, je me suis décidée à écrire.»



## Le long parcours : La route de Chlifa

Ses deux premiers romans, chroniques tendres et taquines de la vie adolescente de Cassiopée, lui ont valu bien du succès. Michèle Marineau a aussi écrit un roman pour les plus jeunes – *L'Homme du Cheshire* – qui aborde, de biais, le sujet délicat de la maladie mentale. Mais elle tenait à sortir de la route. «Je n'avais pas le goût d'écrire des *Cassiopée* toute ma vie, je voulais essayer autre chose et me donner des défis. Et j'en avais un : un héros masculin, un pays étranger, une religion qui n'était pas la mienne. Finalement, il y avait beaucoup d'éléments d'inconnu qui me faisaient peur mais qui me stimulaient. J'avais le goût de sortir de ce que je connaissais.»

À l'origine de *La route de Chlifa*, il y a un rêve : une petite fille marchant derrière un grand gars qu'elle ne voit que de dos. Elle porte un bébé sur sa hanche. Poussière et fatalité dans une ville en ruine, un sentiment de fuite ou de quête... Le rêve est venu nourrir un projet que caressait déjà l'écrivaine : écrire un roman sur un jeune qui arrive au pays.

Le projet s'annonçait ardu. Il fallait trouver ce pays en guerre... et l'étudier. Michèle Marineau a dû s'astreindre à une recherche imposante pour rendre son sujet d'une manière crédible. Elle s'est prise au jeu. «J'ai lu des livres, des articles sur l'aspect politique des origines de la guerre, sur l'histoire du pays, sur la géographie, la faune, la flore, le climat. J'ai une carte géographique à grande échelle pour situer les lieux avec des courbes de niveaux.» Elle a calculé la dénivellation pour vérifier la faisabilité de l'itinéraire accompli par Maha et Karim. Des rencontres avec de jeunes Libanaises lui ont également été d'un grand secours pour en savoir davantage sur la vie de tous les jours à Beyrouth. «Évidemment, tout n'apparaît pas dans le roman, mais cela a exigé énormément de lecture. J'ai dû lire trois ou quatre livres sur l'Islam pour pouvoir comprendre un peu – sans vouloir donner de cours, sans vouloir tout dire – ça demandait néanmoins une armature solide pour mettre tout ça en place.»

La difficulté pour Michèle Marineau a été finalement de mettre fin à la recherche. Elle cumulait les informations mais retardait toujours le moment de la rédaction. «La partie recherche a été passionnante, mais il faut savoir quand s'arrêter. Ça a été difficile de passer à l'étape de l'écriture. J'ai longtemps eu de la difficulté à écrire parce que je ne savais pas par quel bout com-

mencer l'histoire. Je connaissais les grandes lignes de l'intrigue mais c'est seulement quand j'ai eu l'idée de la structure en trois parties avec le *flashback* et les différents narrateurs que j'ai pu commencer à écrire.»

Mais le succès n'a pas été immédiat. Michèle Marineau appréhendait la réaction de son public face à ce roman plus difficile. Des thèmes durs : la guerre, l'exil, l'intolérance, et surtout une structure romanesque plus complexe, comprenant des extraits de journal, des lettres et des narrations différentes. «Ça me faisait très, très peur parce que, justement, c'était différent de ce que j'avais déjà fait. Je me disais : "Est-ce que le monde va suivre, ou quoi ?"» Pari gagné, mais elle a dû attendre un an et la belle unanimité de trois jurys différents pour enfin se sentir rassurée.

## Croisements

Pour Michèle Marineau, la lecture ouvrait une fenêtre sur le monde. L'ouverture d'esprit, la curiosité sagace, qu'elle a développées par la lecture, elle essaie de les transmettre dans ses écrits : «Les livres, c'a été ma façon de découvrir d'autres vies, d'autres cultures, d'autres époques, d'autres façons de penser. L'ouverture, ce n'est pas seulement de découvrir des trucs exotiques. Les livres qui m'ont marquée sont ceux qui m'apprenaient quelque chose sur moi ou sur les autres, mais pas nécessairement de façon didactique. Un livre dans lequel je comprenais tout m'ennuyais. J'aime quand on me sort de mes habitudes ou de mon confort, qu'on m'amène vers autre chose. C'est ce que j'essaie de faire dans mes livres en parlant de littérature, de poètes, de pays ou de chansons. Non pas par souci d'apporter de la culture : chacun va chercher ce qu'il veut bien prendre et laisse tomber le reste, on peut lire de bien des façons.»

Elle assaisonne ses textes en saisissant autour d'elle ce qui l'étonne, ce qui l'émeut. Elle laisse jouer l'intertextualité et, au fur et à mesure de l'écriture, ses romans se sont vus parsemés de citations ou d'allusions à ces textes qui sont venus la chercher. Une chanson ou un poème, une bribe qui l'accroche. Elle en parle avec une once de mysticisme : «Je trouve fabuleux tous ces hasards qui font qu'un livre, c'est ce livre-là. Tout est tellement fluant : tu écris ton livre et tu es vraiment perméable à tout ce qui arrive autour. Quand tu es en train d'écrire, il y a plein de hasards, il y a comme une espèce de réseau qui se tisse, et je trouve ça fascinant.»

## Larges avenues

Michèle Marineau travaille présentement à un roman policier qui reprend les personnages qu'elle avait créés dans *L'homme du Cheshire*. Elle prépare aussi une histoire pour la collection «Faubourg St-Roch», chez

Tisseyre. Ce projet l'enthousiasme : «Je me sentais honorée que cette maison d'édition fasse appel à moi. Il y a certaines contraintes d'écriture, et ça me plaît bien.»

Mais d'autres projets lui tiennent à cœur, des idées qui l'habitent depuis longtemps, des histoires qui s'emballent dans sa tête. Elle s'enthousiasme : «J'irai en Islande l'été prochain. Ça devrait donner naissance à deux romans. Puis, un autre projet que je traîne depuis longtemps au sujet des Brontë, du bord de mer, de la Gaspésie et de l'escalade. Mais je n'ai pas eu le temps jusqu'à maintenant de l'écrire. Je trouve ça un peu malheureux, j'ai beaucoup d'idées – il y a aussi plein d'autres projets – sauf que je suis quelqu'un de très lent, ça me prend du temps à entrer dans un livre. Je le traîne longtemps dans ma tête avant de m'attabler. J'ai souvent peur de me lancer dans l'écriture. Commencer un livre, c'est vraiment ma hantise. Une fois que je suis lancée, ça va, mais ça prend un certain temps pour m'obliger à m'asseoir puis à écrire sans rien faire d'autre.»

«Comme je dois aussi gagner ma vie, je fais beaucoup de traduction, ajoute-t-elle. Les prix, ça me donne du temps : je peux répartir le temps que j'alloue à une traduction car je n'ai pas un besoin aussi pressant d'argent, c'est fou comme ça. Les prix, ça représente pour moi le luxe de pouvoir écrire jusqu'à l'été, parce que l'écriture est un peu un luxe pour moi.» La vitesse à laquelle certains écrivains travaillent la fascine, l'impressionne. Elle travaille lentement, sans doute par souci de perfection. «Je suis toujours gênée de me rendre compte que c'est long, pour moi. Il faut vraiment que ça mijote. Quand ça sort, c'est vraiment parce que c'est mûr.»

## Voie de rocade

Si elle avait le choix, Michèle Marineau consacrerait peut-être plus de temps à l'écriture, mais n'abandonnerait pas la traduction. «J'en ai besoin, affirme-t-elle. Je trouve ça reposant. Je ne serais pas capable, même avec plein de projets qui m'attendent, de finir un livre le mardi après-midi et puis de plonger dans une autre écriture le mercredi matin. L'univers que je viens de faire reste, s'attarde un peu. J'ai besoin d'une espèce de zone tampon entre deux livres et la traduction me sert à ça parfois. L'écriture, c'est très exigeant, alors ça fait du bien de faire penser quelqu'un d'autre à ta place. Et puis on apprend à la longue à connaître l'auteur. Je



suis rendue à ma cinquième traduction de Lucy Maud Montgomery; une espèce d'intimité se crée avec l'auteure, qui est pourtant morte depuis cinquante ans... J'ai l'impression de la retrouver, de la reconnaître dans certaines choses. Même ses défauts deviennent sympathiques.»

La traduction reste un défi difficile, reconnaît Michèle Marineau. Réussir à transposer dans une autre langue ce qu'un auteur a écrit, sa manière de l'écrire, c'est ce qu'elle trouve à la fois difficile et intéressant. «Mais, en même temps, ajoute-t-elle, t'as pas à te casser la tête sur ce qui va arriver, sur ce que les personnages vont faire, sur comment faire passer telle chose... La traduction c'est vraiment le pur plaisir de la langue. Et c'est aussi un exercice de style extraordinaire. Lucy Maud Montgomery n'écrit pas tout à fait de la même façon que moi, dit-elle en riant. Elle a des descriptions beaucoup plus fleuries des grands paysages, et elle utilise beaucoup d'adjectifs, puis, en même temps, elle a des dialogues très brillants, incisifs, qui sont bien menés, bien choisis. C'est un plaisir de s'essayer à un autre style et de pousser ses propres limites.»

L'influence que ça pourrait avoir sur elle ne la dérange pas du tout. Elle justifie : «De toute façon, à force d'écrire, tu t'influences toi-même, tu modifies toi-même ta façon de faire. Il n'y a pas qu'une seule façon d'écrire et la traduction pousse les limites de l'écriture comme telle. C'est l'écriture pour l'écriture, mais d'une façon intéressante.»

## Le bout de la route

Malgré une certaine consécration apportée par les trois prix qu'elle vient de remporter, Michèle Marineau n'est pas au bout de sa route. Rien n'est tracé d'avance. Pour elle, l'écriture semble se vivre comme une quête qui aboutit toujours à un nouveau départ, à d'autres quêtes. «Dans mes livres, suggère-t-elle, je pose plus de questions que je n'apporte de réponses. Ce sont des personnages qui cherchent comment ils se situent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils n'aiment pas, ce qu'ils attendent de la vie finalement. Mes personnages sont des jeunes qui, en général, sont assez lucides, qui se regardent aller et qui sont capables de prendre du recul face à eux-mêmes, ils sont capables de rire d'eux-mêmes et d'avoir une certaine ironie. Ils trouvent des réponses pour eux, au moment où ils vivent des choses, sans faire de théorie ou de morale, sans faire de grandes généralisations. Il n'y a rien de figé ou d'éternel.»

On reprend le chemin, pour le plaisir de rouler, de laisser dérouler les paysages, toujours les mêmes, jamais pareils. La petite fille peut poursuivre son histoire tranquille. On ne voit pas le bout de la route. ♪

«J'aime la nuit», déclare Maha d'une voix douce.

Et, un moment après :

«Je hais la nuit», annonce-t-elle tout aussi doucement.

Karim hausse les sourcils :

«Il faudrait savoir, ma fille. Tu aimes ou tu hais la nuit ?

– Mais... les deux, répond Maha sur le ton de l'évidence.

C'est comme pour toi.»

Elle se tait un instant, semble chercher une façon de lui faire comprendre. «Est-ce que tu lis, parfois, des interviews de vedettes de cinéma ou de sport ?» Karim, de la tête, indique que non. «Moi, j'en lis tout le temps. J'adore ça. Tu sais, ce genre d'interview où on demande aux gens qu'elle est leur saison préférée, ou leur mets préféré, ou leur couleur préférée. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas leurs réponses. C'est de voir que, toujours, ils ont une réponse. Qu'ils sont capables de dire "Ma couleur préférée c'est le rouge" ou "Ma saison préférée c'est l'été". Moi, ma couleur préférée c'est le rouge. Et le vert. Et le jaune. Et le blanc. Quand je dis quelque chose, j'ai souvent l'impression que je pourrais dire le contraire et que ce serait aussi vrai. J'aime la nuit, oui, quand je peux me raconter des histoires dans le noir, dans le secret de mon lit. Ou quand tout est calme et vaste comme ce soir. Je hais la nuit quand les obus éclatent partout. Quand les gens profitent des ténèbres pour tuer, voler, piller. Alors tu vois, tout est vrai.

– Ou tout est faux, fait remarquer Karim.

– Si tu veux.»

La route de Chlifa, p. 167-168.

### Romans de Michèle Marineau :

*Cassiopée ou l'été Polonais,*

Québec/Amérique, 1988.

Prix du Gouverneur général 1988.

Traduit en suédois, en catalan, en espagnol et en basque.

*L'Été des baleines,*

Québec/Amérique, 1989.

*L'Homme du Cheshire,*

Québec/Amérique, 1990.

*La route de Chlifa*

Québec/Amérique, 1992.

Prix du Gouverneur général 1993,

Prix 12/17 Brive-Montréal 1993,

Prix Alvine-Bélisle 1993.

### Traductions :

*Quelques temps*

*dans la vie de Jessica,*

de Sarah Ellis, 1990.

*Sur le rivage,*

de Lucy Maud Montgomery, 1991.

*Le monde merveilleux*

*de Marigold,*

de Lucy Maud Montgomery, 1991.

*Kilmeny du vieux verger,*

de Lucy Maud Montgomery, 1992.

*Au-delà des ténèbres,*

de Lucy Maud Montgomery, 1993.